

## « L'Avenir de la culture » : polémique et contre-discours dans les débats des écrivains de l'entre-deux-guerres

*“The Future of Culture” : Polemic and Counter-Discourse in Writers’ Debates in the Inter-War Years*

Paola Cattani

---



**Electronic version**

URL: <http://journals.openedition.org/aad/2029>

DOI: 10.4000/aad.2029

ISSN: 1565-8961

**Publisher**

Université de Tel-Aviv

**Electronic reference**

Paola Cattani, « « L'Avenir de la culture » : polémique et contre-discours dans les débats des écrivains de l'entre-deux-guerres », *Argumentation et Analyse du Discours* [Online], 15 | 2015, Online since 15 October 2015, connection on 23 September 2019. URL : <http://journals.openedition.org/aad/2029> ; DOI : 10.4000/aad.2029

---

This text was automatically generated on 23 September 2019.



*Argumentation & analyse du discours* est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

---

# « L'Avenir de la culture » : polémique et contre-discours dans les débats des écrivains de l'entre- deux-guerres

*“The Future of Culture”: Polemic and Counter-Discourse in Writers’ Debates in the Inter-War Years*

Paola Cattani

---

- 1 Cet article se propose d'explorer les modalités discursives de la polémique dans un cadre communicationnel et institutionnel où la violence verbale n'est pas de mise. Nous examinerons en ce sens le débat des écrivains réunis à Madrid en 1933 par la Société des Nations autour du thème « L'avenir de la culture »<sup>1</sup>. Nous analyserons tout particulièrement comment le « contre-discours antagoniste » (Angenot 1982 et Krieg-Planque 2012 : 210) s'élabore dans les interventions de l'écrivain français Jules Romains et de l'historien d'art roumain Georges Opresco, qui expriment des contenus similaires mais provoquent des réactions très différentes auprès des autres participants au débat. Les interventions de Romains suscitent en effet le scandale et bloquent le dialogue, alors que celles d'Opresco, reprises et discutées par les autres intervenants, sont intégrées dans le débat et contribuent à le faire avancer. Par quels choix discursifs et stylistiques les deux polémiques gèrent différemment le conflit et l'harmonie ?

## 1. Corpus et méthode

- 2 Au cours des colloques que la Société des Nations (SDN) organise au début des années 1930 pour débattre de l'avenir de l'Europe et de sa culture (colloques qu'elle appelle *Entretiens*)<sup>2</sup>, des écrivains tels que Paul Valéry, Thomas Mann, Julien Benda, Miguel de Unamuno, Johan Huizinga prennent la parole l'un après l'autre pour proposer leurs réflexions sur l'identité et l'avenir de l'Europe; les positions exprimées, parfois

divergentes, suscitent un débat par moments très vif mais qui garde en général un ton très mesuré. Ces réunions sont en effet organisées à l'initiative de la SDN pour favoriser le dialogue et la coopération intellectuelle européenne au-delà des frontières nationales. Dans le contexte politique tendu des années trente, ces hommes de lettres se donnent la mission de restaurer l'harmonie et la paix du continent, et se trouvent donc confrontés à la tâche difficile de défendre de façon non conflictuelle leurs idées au sujet de questions à la fois fondamentales et délicates.

- 3 Les discours élaborés sous cette double contrainte peuvent, lors d'une première lecture, être taxés de vacuité. Ils paraissent en effet parfois génériques par rapport aux contenus, les intervenants plaidant tous en faveur de la « culture », de la « paix », et d'autres idéaux nobles et incontestés. Ils sont peu concrets et manquent d'efficacité, aussi bien en ce qui concerne les retombées pratiques (aucune action ne découle de ces débats) qu'en ce qui concerne la discussion elle-même, qui ne parvient à aucune synthèse finale. Plus encore, ils se caractérisent par un unanimité en quelque sorte préalable et constitutif : tout le monde se déclare en faveur de l'Europe, de sa paix et de sa culture. Cependant, au-delà de cette harmonie et de cette vacuité apparentes, on a pu montrer dans une étude précédente que ces débats sont en réalité parcourus par des différends véritables et profonds : les intervenants s'affrontent sur des conceptions différentes, voire opposées, de l'Europe, de la démocratie, du progrès<sup>3</sup>.
- 4 En réalité, les débats de ces colloques relèvent bel et bien de la polémique, suivant la définition de Ruth Amossy qui la présente avant tout comme une « modalité argumentative » (Amossy 2014 : 70). Un véritable combat se déroule (*polemikos* désigne en grec ce qui est « relatif à la guerre ») sur des sujets d'intérêt public tels que l'avenir de l'Europe et de la culture : loin d'entamer une querelle académique et savante, les écrivains s'affrontent sur des questions politiques cruciales pour le débat culturel de l'entre-deux-guerres. Surtout, les échanges présentent deux caractéristiques définitives de la polémique selon Amossy. Premièrement, ils sont fortement agoniques ; le « choc d'opinions antagonistes » crée une dichotomisation nette d'opinions antithétiques qui s'excluent l'une l'autre (2014 : 55). Les positions démocratiques et progressistes de certains, par exemple, rejettent nettement les options conservatrices et élitistes des autres. Deuxièmement, cela entraîne une polarisation qui regroupe les participants en camps adverses (2014 : 59) : ainsi, les progressistes sont solidaires entre eux, ils font en quelque sorte front commun pour rejeter les visions conservatrices exprimées par d'autres.
- 5 Or, ce caractère polémique, qui, comme on l'a dit, est partout dissimulé, nié, effacé, se trouve énoncé une fois au moins. Cette explicitation s'effectue au cours du colloque qui se tient à Paris quelques mois après le colloque de Madrid<sup>4</sup>, lorsque l'écrivain français Jules Romains prend la parole. Il intervient presque en conclusion du débat, et il fait précéder son intervention d'une précision assez intéressante. S'excusant d'avoir recours à un texte préparé à l'avance, qu'il lira, il explique en ces termes les raisons de son choix :

Mesdames, Messieurs, je vous demanderai la permission de recourir à un papier, contrairement à mes habitudes, et j'ajoute, à ce qu'est, ou ce que devrait être le ton de ces entretiens. Mais notre président, mon éminent ami Paul Valéry, m'a recommandé, en souvenir de Madrid peut-être, une prudence extrême. Et je crois qu'il a sagement fait, bien que ce que je pourrai dire n'engage que moi. Je me suis donc méfié des entraînements de l'improvisation. D'ailleurs ce sera une raison de plus pour être bref. (*L'avenir de l'esprit européen*, p. 289)

- 6 Alors que les interventions précédentes se succèdent sur le ton harmonieux que l'on a décrit, ce propos de Jules Romains met brusquement en question cette harmonie : tout d'abord parce qu'il la brise en polémiquant (encore que d'une manière très polie) contre le choix d'évacuer du débat tout propos adoptant un ton non mesuré ; ensuite, parce que le propos de Romains dénonce la nature quelque peu artificielle d'une harmonie qui ne règnerait pas de manière spontanée, mais qui serait factice et intentionnellement recherchée par les intervenants. Romains évoque le moment où, lors du colloque précédent, il a involontairement perturbé cette harmonie, ce qui a amené Paul Valéry à intervenir pour engager son confrère à user de plus de prudence. En quoi les propos de Romains auraient-ils été inacceptables ? En quoi sa façon d'introduire son point de vue et de contester les opinions des autres (de polémiquer, en bref) se différencie-t-elle de celle de ses interlocuteurs, en apparaissant comme scandaleuse ? Nous analyserons les débats du colloque de Madrid consacré à « L'Avenir de la culture » pour essayer de comprendre si, du point de vue linguistique et argumentatif, il est possible – et dans l'affirmative, comment – à la fois d'attiser la polémique, et de l'apaiser ; de refuser le compromis (ce qui est le propre de la polémique), et de rechercher l'harmonie.
- 7 Cela revient, tout d'abord, à interroger le rapport qui s'instaure entre polémique et « genre discursif » (Maingueneau 1991 : 13). Le « genre discursif » dont relèvent les *Entretiens* de la SDN que nous analysons se caractérise par son dialogisme constitutif (les intervenants répondent aux propos de ceux qui les ont précédés). Ils peuvent être considérés comme des discours institutionnels dans la mesure où ils sont « des discours "autorisés" dans un milieu donné, sans référence nécessaire à l'État » (Oger et Ollivier-Yaniv 2003 : 128). Le cadre est celui d'une réunion créée à l'initiative d'une institution supranationale, où les écrivains prennent la parole sur la situation du monde contemporain en locuteurs « autorisés » en raison du prestige et du rôle public attachés à l'homme de lettres notamment depuis le 18<sup>e</sup> siècle (même si ce prestige connaît au début du 20<sup>e</sup> siècle un affaiblissement significatif<sup>5</sup>). En tant que tels, ces discours partagent l'un des traits essentiels du discours institutionnel : la tendance à effacer, autant que possible, la conflictualité, en organisant la polyphonie et en réduisant la dissonance (Krieg-Planque et Oger 2010 : 93). On a déjà noté l'impératif largement partagé de s'en tenir dans le débat à un ton mesuré.
- 8 Comment cet effacement du conflictuel s'opère-t-il concrètement ? Les discours que nous analysons ne sont bien entendu pas soumis à un véritable « lissage », tel que celui qui est à l'œuvre par exemple dans le discours officiel et dans la communication des institutions gouvernementales, et qui consiste à gommer les formes de diversité et d'hétérogénéité (Oger et Ollivier-Yaniv 2006 : 76). Chaque intervenant opère cependant une sorte de « lissage » des contenus problématiques et polémiques de son discours, en fonction de sa sensibilité et de ses moyens stylistiques et argumentatifs. Nous analyserons deux stratégies de « lissage » différentes, mises en place au cours du colloque respectivement par Jules Romains et par Georges Opresco.
- 9 En ce sens nous examinerons tout particulièrement l'emploi qui est fait, dans les discours polémiques de ces deux hommes de lettres, de divers types de disqualification de la thèse adverse (par ridiculisation, par banalisation, etc.), de reformulation (orientée ou fidèle), de négation polémique – une négation à valeur argumentative et au caractère dialogique, réplcatif, polyphonique (Ducrot 1973 : 123). Ces négations polémiques peuvent coïncider avec des « réfutations par négation » (Krieg-Planque

2012 : 211), aussi bien qu'avec des affirmations élaborées autour de la réfutation du point de vue d'un énonciateur préalable qui reste effacé (Nølke 1993).

- 10 Nous examinerons également le traitement réservé à l'implicite par les deux locuteurs. L'implicite constitue un mode essentiel dans le colloque que nous analysons, moins par rapport à sa force argumentative, qui permet d'introduire subrepticement des valeurs ou des thèses (Ducrot 1972), que par rapport à la façon dont il contribue au maintien du ton harmonieux. Les contenus implicites de chaque exposé peuvent en effet aisément être déchiffrés par nos écrivains, qui partagent un savoir commun leur permettant de maîtriser des « inférences linguistiques » complexes (Kerbrat-Orecchioni 1986 : 24) ; le choix de ne pas expliciter ces contenus est lié à la volonté de refouler la polémique plutôt que de dissimuler des notions ou des positions spécifiques. Comment donc les divers intervenants se servent-ils de l'implicite pour calibrer la force polémique de leurs discours ?
- 11 En analysant les modalités discursives de la polémique et leurs différents degrés de véhémence, nous serons aussi amenés à prendre en compte les emplois de la politesse. Étant donné que la définition de ce qui est « poli » et « impoli » est toujours liée au contexte (Fraser 1990), quelles formes de politesse/impolitesse sont à l'œuvre dans ces *Entretiens* de la SDN, et, surtout, quelles sont les stratégies mises en place pour rendre moins blessants les « Face Threatening Acts » (Brown et Levinson 1987) que la polémique entraîne avec elle ?

## 2. Des polémiques aux différences subtiles

- 12 Si les discours de Jules Romains et de Georges Opresco suscitent, comme on l'a dit, des réactions différentes auprès des autres participants au colloque, l'écart qui se creuse entre eux est moins prononcé que ce qu'on pourrait penser, quant à la violence et au caractère conflictuel.
- 13 Tout d'abord, les deux locuteurs s'interdisent la violence verbale à son degré le plus élevé et manifeste. Romains adopte dans certains passages un ton direct et inquisiteur. Après quelques brèves observations initiales où il s'adresse à tous les participants – « Je crois que nous devons remercier notre collègue et ami, M. García Morente [...] » (p. 25) –, il change tout à coup d'interlocuteur et s'adresse à l'espagnol Morente, qu'il apostrophe ensuite avec insistance – « Je suis d'accord avec vous, M. Morente, sur le fait lui-même » (p. 28) ; « Votre exposé, M. Morente, a été encore riche en idées extrêmement importantes [...] Vous nous avez dit [...] vous nous avez dit [...] il ne me semble pas que vous l'avez fait [...] Pensez-vous [...] vous nous avez dit [...] Je vous ai écouté [...] » (p. 37-38). Cependant l'« impolitesse positive » (Kerbrat-Orecchioni 2010 : 56) demeure complètement absente de son discours tout comme du discours d'Opresco et des autres participants au colloque. Ni Romains ni Opresco n'ont recours à des actes de langage tels que l'insulte ou la menace ; ils évitent de ridiculiser, ou pire, de diaboliser l'adversaire et son point de vue ; ils n'abaissent jamais le niveau de langue, qui est soutenu et élégant ; ils n'ont pas non plus recours aux interruptions ni aux chevauchements. Il s'agit là de règles tacites, qui, pour ne pas être proprement intrinsèques au « dispositif communicationnel »<sup>6</sup> de ces *Entretiens* de la SDN, se trouvent néanmoins respectées par tous les participants. Comme on l'a déjà précisé, le cadre où ces échanges ont lieu ne transgresse pas le modèle de bien des dispositifs institutionnels où se vérifie une « confrontation conflictuelle – mais non violente – des

opinions » qui exclut toute injure (Oger 2012 : 25). Garand (1998) a d'ailleurs souligné qu'au cœur du polémique gît le conflictuel, et non pas la violence verbale ni le *pathos*, contrairement à une perception commune qui tient « les émotions violentes de l'ordre de la colère et de l'indignation » pour des facteurs décisifs de la polémique (Plantin 2003 : 406). La polémique est une modalité argumentative qui peut s'accompagner (mais pas nécessairement) du registre discursif (de ton et de style) communément défini comme « polémique » (Amossy 2014 : 64). Nous verrons que les discours de Romains et d'Opresco modulent différemment l'agressivité verbale ; il importe cependant de souligner que l'écart qui les sépare en ce sens demeure faible, dans la mesure où tous les deux évitent la violence proprement dite.

- 14 Deuxièmement, aussi bien le discours de Romains que celui d'Opresco explicitent clairement leurs cibles polémiques. D'une part, Jules Romains, en s'adressant directement à Morente et en évoquant sans cesse ses thèses, indique manifestement quels sont l'interlocuteur et les idées qu'il veut attaquer, et il manifeste l'intention polémique de son propos. D'autre part, Georges Opresco, qui se fait dans le débat le porte-parole d'idées proches de celles de Romains, mais formulées d'un ton neutre et détendu, ne manque pas non plus d'évoquer directement les propos auxquels il s'oppose (« On a déploré la spécialisation, la pléthore d'auteurs, la standardisation », p. 113). Dès le début de son intervention, il indique clairement son positionnement dans le débat : il déclare vouloir « revenir pour un instant [...] à l'introduction [...] de M. García Morente » (p. 109), et il affiche sans détour quel est le camp dans lequel son intervention s'inscrit, par rapport à la « polarisation » entre les participants que la polémique a entraînée (Amossy 2014 : 59) : « Une partie de mes remarques concorderaient avec celles déjà faites par Jules Romains » (p. 110). La différence donc entre les interventions d'Opresco et les interventions de Romains n'est pas non plus spécialement liée à l'emploi de l'implicite dans l'évocation des cibles, qui constitue souvent une ressource essentielle pour faire coexister polémique et « noblesse de ton » (Gelas 1980).
- 15 Ayant ainsi en commun le refus d'un côté de la violence verbale proprement dite et, de l'autre côté, celui de la dissimulation des cibles polémiques, les discours de Romains et d'Opresco se distinguent surtout, subtilement, par leurs différentes façons de se constituer en contre-discours.

### 3. Le contre-discours de Jules Romains

- 16 Jules Romains prend la parole deux fois au cours du colloque sur « L'Avenir de la culture » : une première fois, il intervient après la toute première contribution, celle de l'espagnol Morente, dont il critique plusieurs passages ; ensuite, face au silence hostile des autres participants qui préfèrent ne pas lui répondre, Romains reviendra sur sa polémique presque en conclusion du colloque : loin d'avoir été absorbées et entérinées au cours du débat, ses idées sont à ses yeux à défendre et à relancer avec encore plus de force.
- 17 Du point de vue des contenus de la polémique, Jules Romains s'oppose à la vision de la culture proposée par son collègue Morente, dont il rejette tous les points essentiels. Morente avait dénoncé la crise de la culture européenne, en accusant d'une part la science d'entraîner une croissante standardisation et une spécialisation également croissante, ennemie de l'« universalité de la culture personnelle » (p. 11-16) ; et en

stigmatisant d'autre part la démocratisation de la culture, responsable à ses yeux de l'augmentation du nombre des lecteurs et des écrivains, ainsi que d'un fléchissement dans la qualité de la production culturelle (p. 16-17). Avec cette crise de la culture, Morente avait dénoncé aussi l'affaiblissement de l'idéalisme et de son énergie ; il avait contesté les deux idéaux politiques circulant à l'époque en Europe, le socialisme et le nationalisme, pour plaider en faveur d'une culture capable d'être nationale et universelle en même temps (p. 20-25).

- 18 Le démocrate, unanimiste et philo-socialiste qu'est Jules Romains ne peut évidemment pas partager de tels propos. Son intervention commence par une double *captatio benevolentiae*. Tout d'abord il remercie Morente pour son intervention (« Je crois que nous devons remercier notre collègue et ami, M. García Morente, de son initiative de ce matin. Il a amorcé la discussion d'une façon très utile », p. 25) ; ensuite, il précise à plusieurs reprises qu'il va proposer quelques réflexions qui lui ont été inspirées par l'intervention qui a précédé, selon une façon de conduire le débat qu'il définit comme « extrêmement spontanée et vivante » (p. 26) ; il insistera ainsi « non pas sur les points sur lesquels je suis d'accord avec lui, mais sur ceux avec lesquels je suis plus ou moins en désaccord ou en inquiétude à l'égard de ce qu'il a proposé » (p. 27). L'intention polémique se trouve ici dévoilée : c'est un « choc d'opinions antagonistes » qui va se produire. Le besoin ressenti par Romains de bien expliciter la façon dont il comprend, et dont il va employer, le cadre communicationnel, est une marque de prudence ; cela dénonce qu'il a bien conscience de la charge polémique et du côté épineux et difficile des propos qu'il va soumettre.
- 19 Romains organise son discours en quatre parties : il commence par contester le jugement négatif porté par Morente sur la spécialisation et sur la standardisation ; ensuite, il en vient au cœur de sa polémique en attaquant l'« antidémocratie » et l'antisocialisme de l'espagnol. La première partie du discours, sur la spécialisation de la culture, est la plus prudente : Romains introduit ses objections avec mesure et tact. Il choisit notamment de ne pas nier le contenu de la thèse en lui-même – la spécialisation est un phénomène blâmable, ce à quoi Romains souscrit en précisant : « Je crois, en effet, que c'est une des racines du mal dont nous souffrons » (p. 27) ; il ne refuse que la partie du discours de Morente portant sur la nouveauté de ce phénomène : « J'y réfléchis et je continue à me dire que c'est une vue extrêmement profonde et digne de méditation. Mais je ne suis pas sûr que ce soit aussi particulier à notre temps que nous serions tentés de le penser » (p. 29). A l'aide de la forme dubitative « je ne suis pas sûr », qui introduit en réalité une réfutation par négation (Krieg-Planque 2012 : 211) – ce n'est pas particulier à notre temps –, Romains essaie de mitiger le « Face Threatening Act » qu'il avait commis dans la première partie de son contre-discours, où il avait proposé une reformulation du discours de Morente.
- 20 Cette reformulation prend corps autour de l'image employée par Morente pour évoquer les méfaits de la spécialisation, l'image de la science comme « monde second » qui s'est formé au-dessus de la « grande masse des hommes » qui n'y ont point accès (p. 15). Voici la reformulation de Romains :

Vous avez dit une chose extrêmement saisissante, sous la forme imagée, presque métaphorique qu'elle a prise, quand vous nous avez montré, au-dessus du monde où vivent les hommes de la masse, cette espèce de monde second, ce monde supérieur, constitué par les créations de la technique. Vous nous avez montré avec une force impressionnante ce monde quasi mythologique qui recouvre le monde des humains ordinaires sans que ceux-ci le comprennent bien, sans qu'ils y

participent autrement que par un contact extérieur et superficiel. [...] Est-ce que vous croyez qu'à toutes les époques, les produits supérieurs, plus ou moins matérialisés, de l'humanité, de la culture, de la civilisation, n'ont pas formé au-dessus de l'humanité moyenne cette espèce d'Olympe, de monde mythologique que l'humanité moyenne contemplait [...] ? (p. 28-29)

- 21 Si, dans un premier temps, Romains évoque le propos de Morente d'une manière neutre, en le citant fidèlement (« monde second au-dessus hommes de la masse »), il se livre ensuite à une réécriture où il met en évidence le côté de ce propos qu'il juge inacceptable, en remplaçant les mots employés par Morente par des périphrases telles que « monde quasi mythologique » / « cette espèce d'Olympe » (pour « monde second ») et « monde des humains ordinaires » / « humanité moyenne » (pour « hommes de la masse »). La disqualification de la thèse adverse est ici obtenue moins par la ridiculisation – qui est esquissée mais non pas véritablement développée, trop violente telle qu'elle est pour le cadre communicationnel du débat que nous analysons – que par l'explicitation orientée des contenus implicites. Romains entend dévoiler les présupposés, c'est-à-dire les informations impliquées par la formulation de l'énoncé (Kerbrat-Orecchioni 1986 : 25-40) du discours de l'autre. Il dénonce notamment le présupposé élitiste de la vision de Morente en suggérant une assimilation entre les savants et les divinités mythologiques (assimilation qu'il ne conteste pas pour l'instant, en tout cas). Pour atténuer le caractère polémique de cette reformulation, Romains multiplie d'ailleurs les formules de *captatio benevolentiae* à l'égard de son interlocuteur – « Je tiens à souligner à quel point j'estime judicieuse son observation » (p. 27) ; « Je ne proposerai pas une formule différente de celle qu'il a soumise » (*ibid.*) ; « Je suis d'accord avec vous, M. Morente » (p. 28) ; « Vous avez dit une chose extrêmement saisissante » (*ibid.*) ; et il introduit à plusieurs reprises son point de vue sur le ton de l'incertitude – « je ne suis pas sûr que », « je me demande si » (p. 29). Autant de tentatives d'adoucir les attaques, qui confèrent au discours de Romains une « politesse négative », c'est-à-dire une politesse ayant pour but de rendre courtois en apparence un échange foncièrement agressif (Kerbrat-Orecchioni 2010 : 44).
- 22 À cette réflexion sur la spécialisation de la culture fait suite la réflexion sur la standardisation. Le contre-discours est ici introduit avec moins de tact : Romains énonce la thèse de Morente (qui porte dans ce cas essentiellement sur la nouveauté du phénomène de la standardisation), pour exprimer tout de suite un avis opposé : « Je crois que le mot "standardisation" est tout à fait nouveau. Je crois que certaines des réalités qu'il exprime sont elles-mêmes nouvelles, mais je ne sais pas si le fond de la chose et aussi nouveau que cela ! » (p. 30). L'atténuation qui découle de l'expression du doute (« je ne sais pas ») est annulée par la violence du point d'exclamation final.
- 23 Après avoir introduit son *dissensus* d'une manière si évidente et directe, Romains met en place une stratégie à la fois d'atténuation et d'argumentation fondée sur l'*exemplum*. Il affirme avoir vu dans les Carpathes des danses identiques aux danses paysannes de sa région, les Cévennes, et avoir également écouté des airs de la Caspienne identiques à des airs bretons : la standardisation est un faux problème, il y a toujours eu propagation des inventions. Il s'agit d'un argument par analogie, tiré de son expérience personnelle, et qui rentre dans la catégorie des exemples servant « à fonder soit une prévision soit une règle » (Perelman 1977 : 121). Mais ce qui est le plus intéressant ici est que Romains, en développant cet argument, essaie de parvenir à la persuasion en dehors des tons conflictuels et par le biais du *pathos*. Il affirme avoir lui-même, pendant longtemps, tenu les architectures et les coutumes locales pour des « pointes extrêmes



de l'individualité ethnique, et en même temps un moment historique d'arrêt aigu de la civilisation, quelque chose de vraiment spécial et particulier » (p. 30) ; ce n'est qu'après avoir voyagé, qu'il s'est aperçu que ces manifestations de la culture étaient moins uniques que prévu. Il aurait donc partagé instinctivement et complètement, à un moment donné de sa vie, l'opinion de son interlocuteur, duquel il paraît être solidaire. Bien que l'exemple intervienne pour valoriser son propre point de vue, qui en ressort finalement plus autorisé que celui de Morente, dans la mesure où il est le résultat d'un apprentissage, Romains accorde donc, dans un premier temps, à la perspective de l'autre une dignité. Et cependant, les choix syntaxiques et lexicaux minent profondément cette stratégie persuasive qui essaie de gagner l'interlocuteur par l'imbrication de l'émotionnel et du rationnel. Après le mouvement d'identification, développé par le passage, long et soutenu, sur « l'individualité ethnique » (qui de fait constitue une interpolation du point de vue de l'autre dans son propre discours), une phrase péremptoire, courte et relevant du registre du quotidien, intervient – « Or, en voyageant, j'ai constaté que beaucoup de ces choses là se retrouvaient partout » (p. 30), qui du coup rejette dans le naïf et dans le banal le passage précédent. Le contre-discours se construit encore une fois essentiellement à travers une négation polémique : dans ce cas, il s'agit d'une proposition affirmative, qui refuse cependant en réalité le point de vue d'un énonciateur préalable qui reste effacé (Nølke 1993) ; de plus, il s'agit d'une négation polémique dont l'interprétation implicite n'est inférable qu'à partir du contexte discursif (Moeschler 1992). Finalement, en conclusion de son *exemplum*, Romains résume sa position : « Ce qui est peut-être nouveau dans notre temps, c'est la rapidité de cette propagation » (p. 31). Et il tient à préciser en toutes lettres, une fois de plus, la cible de son contre-discours, qui demeure implicite dans la phrase précédente : « C'est cela surtout qui me paraît avoir été modifié plutôt que le fond même du phénomène » (p. 31).

- 24 La troisième partie de l'intervention de Romains porte ensuite sur la démocratisation de la culture. C'est la partie la plus polémique du discours, en raison évidemment de l'importance que ce thème revêt aux yeux du progressiste qu'est Romains. L'écrivain entre directement dans le vif de la polémique par sa première proposition : « Vous nous avez dit ensuite quelque chose sur quoi je suis tout à fait – si j'ose l'avouer – en désaccord avec vous » (p. 32). La proposition incidente « si j'ose l'avouer », qui devrait contrebalancer l'agressivité de « tout à fait en désaccord », s'avère insuffisante à contenir la polémique, qui se manifeste d'une manière évidente dans la suite du discours. Romains revient sur le propos antidémocratique de Morente en reprenant son discours mot à mot, sans reformuler ni déformer : « Vous avez commencé par signaler qu'il y a actuellement beaucoup trop d'écrivains » (p. 32) ; et il ajoute : « C'est entendu. Il y en a toujours eu beaucoup trop » (*ibid.*). La disqualification de la thèse adverse est ici obtenue par une banalisation qui fait l'objet d'un jugement émis de manière catégorique et explicite.
- 25 Le contre-discours de Romains continue par la suite de s'élaborer à travers deux stratégies qui, déjà employées précédemment, trouvent ici leur épanouissement. D'un côté, les négations polémiques, entendues comme, dans un sens général, les actes de négation qui réfutent un contenu positif exprimé antérieurement par un autre énonciateur (Ducrot 1973 : 123), se multiplient. Elles prennent la forme tantôt d'affirmations positives qui, comme on l'a vu, refusent le point de vue d'un énonciateur préalable qui reste effacé (Nølke 1993) – « [...] mais je crois pouvoir dire aussi que [...] » (p. 32) ; tantôt d'actes de réfutation (Moeschler 1982 : 40), introduits par « je ne crois

pas que » – « quand vous nous dites que [...] je ne crois pas vraiment que vous mettiez l'accent sur un phénomène tout à fait actuel » (p. 32) ; « Je ne crois donc pas du tout que [...] » (*ibid.*). De l'autre côté, Romains s'efforce de reformuler en dévoilant les contenus que Morente avait laissés implicites – « Et cette pensée s'est reliée dans votre esprit à une autre qui, je crois, si je l'ai bien dégagée, est à peu près celle-ci » (p. 33). Son objectif consiste moins ici à jeter un discrédit sur la thèse adverse en proposant des reformulations orientées qu'à manifester aux yeux de tous certains des sous-entendus du discours de Morente – c'est-à-dire les propositions implicites qui sont susceptibles d'être véhiculées par un énoncé donné, mais dont l'actualisation reste tributaire de certaines particularités du contexte énonciatif (Kerbrat-Orecchioni 1986 : 25-40). Il essaie ainsi de dégager de la manière la plus claire possible l'enjeu du débat – « Il s'agit de savoir si nous devons renoncer à annexer la totalité de l'humanité à la culture » (*ibid.*). Nous reviendrons ensuite sur la spécificité et sur la signification, dans ce type de réunions, de la stratégie de Romains consistant à dévoiler volontairement l'implicite du discours de l'autre.

- 26 Cette dernière partie du discours ne manque pas d'une certaine agressivité verbale. Romains a recours cinq fois aux questions rhétoriques et, dans le dernier cas, il a aussi soin de formuler explicitement la réponse, bien qu'elle soit superflue :

Qu'est-ce qui est le plus dangereux pour l'avenir de la civilisation : est-ce d'avoir un petit noyau de haute culture, entourée par une immense et impénétrable barbarie ? Ou est-ce d'avoir une culture qui fait ce qu'elle peut pour filtrer au travers de toute cette épaisseur, de toute cette masse, pour la modifier ? [...] Le plus grand péril, à mon avis, c'est justement cette masse énorme et impénétrable d'humanité autour d'une culture à laquelle elle ne participe aucunement (p. 34).

- 27 Les atténuations que Romains essaie encore une fois d'insérer pour modérer la violence de son discours restent des dispositifs vides. Notamment, la première personne du pluriel employée dans un passage du réquisitoire s'avère une « politesse négative » : derrière ce « nous » on n'a pas de peine à reconnaître en Morente le destinataire principal des exhortations – « Nous devons nous défendre d'une espèce de sentiment d'aristocrate ou de mandarin [...] Là, nous sommes myopes [...] Nous ne pouvons pas espérer élever une muraille de Chine » (p. 36). L'attaque est dissimulée sous une enveloppe courtoise : le discours bascule dans la « polirudesse », qui se met en place à l'aide d'énoncés en apparence favorables à l'interlocuteur, et donc polis, mais qui recèlent en réalité une agression ou une menace (Kerbrat-Orecchioni 2010 : 46).
- 28 Dans la conclusion, les propos deviennent péremptoires, ils tranchent sur les thèses de l'interlocuteur, non sans un certain *pathos*, comme le souligne l'anaphore du syntagme « il faut » : « Il ne faut pas l'entendre, selon moi, en un sens aristocratique et mandarin. Il ne faut pas qu'elle soit œcuménique en ce sens que [...] Il faut donc que la culture soit œcuménique dans un sens plus universel [...] » (p. 42-43). Romains s'est d'ailleurs déjà livré, dans son discours, à des exclamations, qui dénoncent toute l'agitation qui s'empare de lui au cours de son argumentation : une première fois, il avait introduit l'une de ses observations par l'interjection « mon Dieu » (p. 28) ; ensuite, dans quelques passages cruciaux de son discours il s'était exclamé : « je ne sais pas si le fond de la chose est aussi nouveau que cela ! » (p. 30) et « c'étaient des airs bretons ! » (p. 31). Autant de marques de l'implication du locuteur dans son discours, et de la véhémence argumentative que cette implication entraîne avec elle : si le *pathos* entre dans ce discours, c'est moins pour l'effet émotionnel produit sur l'allocutaire dans un but

persuasif que par rapport à l'énonciation de la subjectivité dans le langage (Kerbrat-Orecchioni 1980 et 2000).

- 29 Pour résumer, le contre-discours de Romains s'élabore principalement à l'aide de négations polémiques, et à travers des reformulations qui essaient de dévoiler les contenus implicites du discours-cible pour les dénoncer. Il souligne sans cesse son statut de contre-discours, en énonçant très clairement à chaque fois les divergences qui le séparent du discours de l'autre. Cela accroît de fait une agressivité verbale qui découle aussi du ton parfois inquisitoire et assertif.

#### 4. Le contre-discours de Georges Opresco

- 30 Comme on a déjà pu le voir, Opresco prend position contre García Morente et en faveur de Jules Romains dont il partage les idées. Le discours d'Opresco n'est pas moins polémique (au sens argumentatif du terme) que le discours de Romains : il conteste toutes les thèses de Morente, et il ne manque pas de mettre en évidence, comme Romains, les cibles polémiques en soulignant par là le conflictuel. En revanche, le ton d'Opresco est moins agressif : les apostrophes à la seconde personne du pluriel sont absentes ; si certains passages sont parfois péremptoires, le ton n'est jamais inquisitorial ; les questions rhétoriques (pourtant présentes) sont moins nombreuses. Surtout, aucun affichage ostentatoire de la politesse ne trouve ici sa place : tandis que la multiplication des adoucisseurs, chez Romains, d'une part, essayait de combiner attaques et politesse et, d'autre part, soulignait de fait la portée agressive des énoncés, l'absence d'hyper-politesse rend le discours d'Opresco moins suspect et moins menaçant. Si Romains atténue la violence polémique de son discours pour rester dans le cadre autorisé de la rencontre, Opresco, de son côté, semble adhérer au contraire d'une manière spontanée et profonde aux contraintes et à l'esprit du cadre communicationnel.
- 31 Mais ce qui diffère concerne avant tout la façon d'organiser le contre-discours. Tout d'abord, Opresco n'a recours que très rarement à la négation polémique. Dans chacun des quatre points qu'il aborde et qui correspondent à autant de critiques qu'il adresse à Morente, il parvient à contester la thèse adverse souvent sans la nier et, ce qui est le plus important, sans la disqualifier. Il a recours pour ce faire à des ajouts ou à des transformations qui s'appuient sur la thèse elle-même. La première partie du discours d'Opresco est consacrée à contester l'idée de Morente selon laquelle la culture de son époque est plongée dans un profond désarroi. Afin de critiquer cette vision qu'il ne partage pas, Opresco choisit de s'attacher au terme même de « désarroi » employé par Morente, et de s'en servir différemment. D'abord, il associe primordialement ce désarroi non à la culture, mais à la situation économique et politique : « En réalité, nous pouvons parler d'un désarroi de la culture tout simplement parce que, la culture étant en fonction de la situation politique et économique, elle est, de par sa nature, la plus sensible aux remous que subit cette dernière » (p. 111). Ensuite, il introduit une négation de ce désarroi, mais sous la forme nuancée et purement hypothétique d'un exercice rhétorique éventuel qui n'est pas sans évoquer la *disputatio* de la rhétorique ancienne, permettant d'argumenter en même temps pour et contre une même proposition : « En effet, je crois qu'il serait facile de démontrer qu'il n'y a pas à proprement parler un désarroi de la culture » (*ibid*). Finalement, il parvient à modifier la valeur de ce « désarroi », qui est à ses yeux un symptôme et non pas une maladie : « Il

s'ensuit que si nous voulons vraiment apporter un remède à ce "désarroi de la culture", qui n'est qu'un symptôme, il ne faut pas traiter ce symptôme comme si c'était la maladie véritable » (p. 112). S'il y a reformulation, ce n'est pas dans le sens d'une réécriture orientée du discours de l'autre, mais plutôt d'un travail d'appropriation des mots de l'autre qui, faisant l'objet de nouvelles associations langagières, développent le discours dans des directions nouvelles. Opresco récuse de fait le constat formulé par Morente, et il le fait d'une façon qui n'est ni moins explicite ni moins assertive que celle de Romains, mais il remplace les négations polémiques et les réfutations par négation par un travail sur les mots et leurs emplois.

- 32 Opresco prend ensuite en compte les maux dont souffre la culture selon Morente, toujours explicitement mentionné : « M. Morente a ensuite parlé des maux dont souffre la culture, et il en a énuméré quelques-uns » (p. 112). L'historien de l'art choisit de ne pas nier ces maux : il accorde qu'ils existent (p. 115), même s'il ne renonce pas à introduire un petit doute sous la forme d'une proposition hypothétique : « à mon avis, si maux il y a [...] ». Mais, en même temps, il ajoute à ce substantif qu'il reprend du discours de Morente, deux qualificatifs nouveaux : ces maux sont « nécessaires, en tout cas inévitables » (*ibid.*). La réfutation de la thèse adverse ne se produit pas ici par disqualification, puisqu'on adhère au fond de la thèse (il y a des maux), ni à travers une véritable reformulation linguistique, puisqu'on reprend le terme employé par l'adversaire, et dans le même sens, mais à travers un ajout qui est en mesure de modifier la direction de la réflexion.
- 33 Opresco s'attache à analyser plus particulièrement l'un de ces maux, la spécialisation. Suivant un procédé désormais habituel dans son discours, il prend en compte le terme de spécialiste, pour s'interroger sur sa signification et en proposer deux définitions différentes : d'un côté, il y a « le spécialiste manœuvre, froid et borné, l'homme qui pourrait être aussi bien l'historien de l'art médiocre, ou charpentier, ou cordonnier, ou mathématicien de 4<sup>e</sup> degré, ou encore je ne sais quoi dans la médecine », et d'un autre côté il y a « le spécialiste véritable, celui qui est passionné de son métier » et qui « ne sera jamais complètement spécialisé », parce qu'il ne se limite pas « uniquement, d'une manière absolue, comme s'il y avait des cloisons étanches, à sa seule spécialité » (p. 113-114). La première définition recouvre la signification attribuée à ce terme par Morente, mais la seconde définition attire l'attention sur une signification différente qui, plutôt que de remplacer complètement la première, coexiste avec elle. L'orateur choisit donc, une fois encore, de partir d'un terme-clé qui a été employé par l'autre, et de procéder par extension et par ajout pour introduire et appuyer son point de vue. La définition qu'il propose est une définition explicative, c'est-à-dire qui étend la notion dans ses diverses implications conceptuelles (Robrieux 1993). Cette extension lui permet de mettre en question la thèse de son adversaire, et d'introduire une thèse ultérieure qui, finalement, s'avère inconciliable avec la précédente (la spécialisation n'est pas un « mal »). Dans la conclusion de ce passage, Opresco tient à se montrer solidaire de son adversaire : tout d'abord en concédant que « tous ces maux existent » (p. 115) ; ensuite, en ajoutant qu'ils ne « sont peut-être pas si vraiment grands que Morente les suppose et qu'ils paraissent au premier abord », où la deuxième proposition sous-entend un « nous » qui réunit Opresco et Morente dans un sentiment d'inquiétude réellement partagé. Auparavant, l'orateur avait déjà eu recours à ce « nous », lorsqu'il avait exhorté l'auditoire : « Messieurs, ne médisons pas de la spécialisation » (p. 114). A la différence du pluriel employé par Romains, qui s'avérait une marque de politesse vide de tout contenu, cette première personne du pluriel chez

Opresco se présente comme sincère et efficace, capable de rétablir pour un instant l'unité au-delà des camps opposés qui s'affrontent.

- 34 La dernière partie de l'intervention d'Opresco est consacrée à la démocratisation de la culture qui constitue l'enjeu le plus délicat du débat. Là aussi, le locuteur parvient à véhiculer par un ton neutre et non conflictuel un propos subversif par rapport à l'élitisme de Morente, partagé d'ailleurs par la plupart des intervenants. Le contre-discours qu'il constitue, dans un premier temps évoque le discours de l'autre d'une manière qui, pour être orientée, n'en est pas pour autant défavorable à son interlocuteur. Opresco cherche en effet à défendre Morente des critiques qui lui ont été adressées au cours du débat :

Dans l'exposé de M. García Morente, il y a une chose qui m'a frappé. C'est le passage où il parle de la culture des masses. Il la déplorait, cette culture des masses, et, à ce sujet, il a semblé avoir de la culture une conception peut-être plus aristocratique qu'il ne l'a en réalité (p. 115).

- 35 Ensuite, il procède comme d'habitude à la redéfinition des termes en question, dans ce cas le terme d'élite : « cette élite, nous le savons bien, n'est certainement pas une aristocratie de naissance » (*ibid.*). Il parvient ainsi à délivrer ce mot « élite » du caractère douteux et suspect qui fait que plusieurs intervenants l'évitent au cours du débat, en préférant axer leurs discours sur l'antonyme « masses ». Opresco peut donc, de cette manière, parvenir à une conclusion qui ne serait absolument pas partagée par Morente : « Voilà par conséquent une première condition, absolument nécessaire, selon moi, au maintien de la culture : le contact permanent avec les masses » (p. 116). Proche de la thèse de Romains, cette position obtient cependant dans le débat plus de crédit, prise en compte et discutée telle qu'elle est par le reste de l'auditoire. Elle est formulée à partir des prémisses de l'adversaire qui, partagées pendant un moment, sont ensuite développées différemment. Le choc des opinions contradictoires se produit ainsi sans scandale.

## 5. Conclusions

- 36 Les argumentations polémiques conduites respectivement par Romains et par Opresco diffèrent surtout par la façon dont le contre-discours se constitue, avec disqualification de la thèse adverse, dans le premier cas, et avec modification substantielle mais sans délégitimation, dans le second cas. Romains n'hésite pas à avoir recours, comme on l'a montré, à un contre-discours organisé principalement autour de négations polémiques, si bien que les marques de politesse qu'il s'efforce d'introduire pour atténuer l'agressivité de sa polémique sonnent faux. Le contre-discours d'Opresco accepte et respecte au contraire profondément les règles tacites de l'échange qui est en cours, où des hommes de lettres de nationalités différentes se réunissent pour plaider en faveur de la paix européenne et de l'avenir de sa culture, et souhaitent donc développer leur débat dans un esprit de collaboration et d'harmonie. Face à la polémique qui s'intensifie inévitablement dans la mesure où des positions très différentes entre elles sont amenées à se confronter autour d'enjeux cruciaux tels que celui de la démocratisation de la culture, Opresco essaie à la fois de défendre les idées qui sont les siennes, et de les présenter à partir du point de vue et à partir des termes mêmes de l'autre, pour les rendre plus efficaces. Ses thèses peuvent ainsi être en effet entérinées dans le débat.

- 37 A cet égard, le traitement que chacun des deux intervenants réserve à l'implicite est significatif de la différence qui se creuse entre eux. Le contre-discours de Romains porte au premier plan le non-dit par le biais des reformulations, afin de dégager et de dénoncer les présupposés et les sous-entendus du discours qu'il ne partage pas et qu'il juge inacceptables (c'est le cas par exemple de la métaphore du « monde second » qui devient un « Olympe »). Opresco, tout au contraire, essaie pour sa part de dégager surtout les présupposés du discours de l'autre sur lesquels il concorde, afin de pouvoir s'appuyer sur ces mêmes présupposés et les développer en parvenant à d'autres conclusions (c'est le cas de la réflexion sur les « élites »). Si, dans le cas de Romains, l'implicite est explicité pour être contesté et évacué du discours, il devient, dans le cas d'Opresco, le point de départ pour un nouveau discours et pour une entente avec l'adversaire. Deux discours également polémiques (au sens argumentatif du terme) et essayant tous les deux de respecter les contraintes du cadre communicationnel, peuvent donc mettre en place différents procédés d'organisation du contre-discours et mobiliser diversement la négation polémique, l'implicite et la politesse/impolitesse, en aboutissant à des effets très différents.
- 38 Nous concluons en ajoutant une remarque supplémentaire sur le « dispositif communicationnel » (Maingueneau 1998) de ce débat. Cet *Entretien* correspond à une situation assez inédite, celle d'un débat public entre savants qui n'est ni un colloque académique ni une discussion libre. Si tous les participants concordent sur l'urgence de maintenir l'harmonie, ils ne partagent pas tous la même conception du type d'interventions à donner. Par exemple, on voit se succéder des interventions qui sont des allocutions préparées à l'avance, et des interventions qui sont de brèves réponses formulées sur le moment ; certaines interventions paraissent viser un auditoire plus vaste, celui des lecteurs qui prendront connaissance des actes publiés ; d'autres se soucient seulement des interlocuteurs présents. Mais la différence la plus significative concerne le but, et le sens, de la discussion. Certains, comme Morente, sont convaincus qu'on leur demande « moins des conclusions qu'une attitude de recherches » (p. 26) ; d'autres, comme Romains, souhaiteraient parvenir à des propositions concrètes, « une solution ou un essai de solution » (*ibid.*). Les interventions de ce colloque s'avèrent être tantôt des échanges polémiques et tantôt des discours polémiques, suivant la définition qu'en propose Amossy (2014 : 74). L'intervention de Romains, par exemple, qui vise réellement à persuader son destinataire immédiat, est conçue comme un « échange polémique », c'est-à-dire une interaction pleinement dialogale – et en ce sens Romains multiplie, comme on l'a vu, les apostrophes directes à son interlocuteur. D'autres interventions, celle d'Opresco, par exemple, qui visent un auditoire plus vaste que celui des interlocuteurs présents et qui songent à débattre plus qu'à persuader, sont plus proches du « discours polémique », monogéré, dialogique mais pas nécessairement dialogal. Or, ces discours monogérés de nombreux participants qui, comme on l'a vu, ne sont pas moins polémiques que les échanges dialogaux, constituent un excellent exemple de la puissante fonction socio-discursive de la polémique qui permet la coexistence dans le *dissensus* (Amossy 2014 : 228). Conçus tels qu'ils sont dans un esprit de libéralité et en dehors de toute tentative de persuasion ou de synthèse finale, ces discours essaient surtout de donner voix à des visions spécifiques tout en respectant le point de vue de l'autre, et ils deviennent le lieu de rencontre et de rapprochement entre des visions différentes du monde. Loin d'être stériles et vides, ces débats des écrivains s'avèrent donc fructueux et essentiels pour la réflexion publique de l'entre-deux-guerres sur l'avenir de l'Europe.

---

## BIBLIOGRAPHY

- L'Avenir de la culture*, Entretiens de Madrid, 3-7 mai 1933. 1933 (Paris : Institut international de coopération intellectuelle)
- L'Avenir de l'esprit européen*, Entretiens de Paris, 16-18 octobre 1933. 1934 (Paris : Institut international de coopération intellectuelle)
- Angenot, Marc. 1982. *La Parole pamphlétaire* (Paris : Payot)
- Angenot, Marc. 2003. « Anarchistes et socialistes : trente-cinq ans de dialogue de sourds », Declercq, Gilles, Michel Murat & Jacqueline Dangel (éds). *La parole polémique* (Paris : Champion), 449-513
- Angenot, Marc. 2008. *Dialogues de sourds. Traité de rhétorique antilogique* (Paris : Mille et une nuits)
- Amossy, Ruth. 2000. *L'argumentation dans le discours* (Paris : Nathan)
- Amossy, Ruth. 2014. *Apologie de la polémique* (Paris : Presses Universitaires de France)
- Amossy, Ruth & Marcel Burger (éds). 2011. *Polémiques médiatiques et journalistiques : le discours polémique en question(s)* (Besançon : Presses universitaires de Franche-Comté)
- Bénichou, Paul. 1973. *Le sacre de l'écrivain (1750-1830), Essai sur l'avènement d'un pouvoir spirituel laïque dans la France moderne* (Paris : Corti)
- Bourdieu, Pierre. 1992. *Les règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire* (Paris : Seuil)
- Brown, Penelope & Stephen C. Levinson. 1987. *Politeness. Some Universals in Language Use* (Cambridge : Cambridge University Press)
- Chiron, Pierre. 2003. « Le logos *eskhématisménos* ou discours figuré », Declercq, Gilles, Michel Murat & Jacqueline Dangel (éds). *La parole polémique* (Paris : Champion), 223-254
- Declercq, Gilles, Michel Murat & Jacqueline Dangel (éds). *La parole polémique* (Paris : Champion)
- Ducrot, Oswald. 1972. *Dire et ne pas dire: principes de sémantique linguistique* (Paris : Hermann)
- Ducrot, Oswald. 1973. *La Preuve et le Dire* (Paris : Mame)
- Fraser, Bruce. 1990. « Perspectives on Politeness », *Journal of Pragmatics* 14 : 2, 219-236
- Garand, Dominique & Annette Hayward (éds). 1998. *États du polémique* (Canada : Nota Bene)
- Gelas, Nadine. 1980. « L'hyper-polémique », Gelas, Nadine & Catherine Kerbrat-Orecchioni (éds). *Le Discours polémique* (Lyon : Presses Universitaires de Lyon), 75-82
- Kerbrat-Orecchioni, Catherine. 1980. *L'Énonciation de la subjectivité dans le langage* (Paris : Colin)
- Kerbrat-Orecchioni, Catherine. 1986. *L'implicite* (Paris : Colin)
- Kerbrat-Orecchioni, Catherine. 2000. « Quelle place pour les émotions dans la linguistique ? Remarques et aperçus », Plantin, Christian, Marianne Doury & Véronique Traverso (éds). *Les Émotions dans les interactions* (Lyon : Presses Universitaires de Lyon), 33-63
- Kerbrat-Orecchioni, Catherine. 2010. « L'impolitesse en interaction : aperçus théoriques et étude de cas », *Lexis Special* 2, « Impoliteness / Impolitesse », 35-60
- Krieg-Planque, Alice. 2012. *Analyser les discours institutionnels* (Paris : Colin).

- Krieg-Planque, Alice & Claire Oger. 2010. « Discours institutionnels. Perspectives pour les sciences de la communication », *Mots* 94, 91-96
- Maingueneau, Dominique. 1983. *Sémantique de la polémique : discours religieux et ruptures idéologiques au XVIII<sup>e</sup> siècle* (Lausanne : L'Âge d'Homme)
- Maingueneau, Dominique. 1991. *L'analyse du discours* (Paris : Hachette)
- Maingueneau, Dominique. 1996. *Les termes clé de l'analyse du discours* (Paris : Seuil)
- Maingueneau, Dominique. 2000 [1998]. *Analyser les textes de communication* (Paris : Nathan)
- Maingueneau, Dominique. 2008. « Les trois dimensions du polémique », Gaudin-Bordes, Lucile & Geneviève Salvan (éds). *Les registres : enjeux stylistiques et visées pragmatiques* (Louvain : Academia-Bruylant), 109-120
- Moeschler, Jacques. 1982. *Dire et contredire. Pragmatique de la négation et acte de réfutation dans la conversation* (Berne & Francfort/Main : P. Lang)
- Moeschler, Jacques. 1992. « Une, deux ou trois négations ? », *Langue française* 94, 8-25
- Nølke, Henning. 1993. *Le regard du locuteur. Pour une linguistique des traces énonciatives* (Paris : Kimé)
- Oger, Claire. 2012. « La conflictualité en discours : le recours à l'injure dans les arènes publiques », *Argumentation et Analyse du Discours* 8 [En ligne : <https://aad.revues.org/1297>]
- Oger, Claire & Caroline Ollivier-Yaniv. 2003. « Analyse du discours institutionnel et sociologie compréhensive : vers une anthropologie des discours institutionnels », *Mots* 71, 125-145
- Oger, Claire & Caroline Ollivier-Yaniv. 2006. « Conjurer le désordre discursif. Les procédés de "lissage" dans la fabrication du discours institutionnel », *Mots* 81, 63-77
- Perelman, Chaim. 1977. *L'Empire rhétorique. Rhétorique et argumentation* (Paris : Vrin)
- Plantin, Christian. 2003. « Des polémistes aux polémiqueurs », Declercq, Gilles, Michel Murat & Jacqueline Dangel (éds). *La parole polémique* (Paris : Champion), 377-408.
- Robrieux, Jean-Jacques. 1993. *Éléments de rhétorique et d'argumentation* (Paris : Dunod)
- Sapiro, Gisèle. 2011. *La responsabilité de l'écrivain, Littérature, droit et morale en France (XIX<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècle)* (Paris : Seuil)

## NOTES

1. Ce colloque eut lieu à Madrid du 3 au 7 mai 1933 ; ses actes ont été publiés sous le titre *L'Avenir de la culture*, Entretiens de Madrid, Paris, Institut international de coopération intellectuelle, 1933.
2. Ces colloques internationaux sont organisés une fois par an et dans diverses capitales ; les actes sont publiés par la SDN, dans les volumes suivants : 1. *Sur Goethe à l'occasion du centenaire de sa mort*, Entretiens de Francfort-sur-le-Main, 12-14 mai 1932, Paris 1932 ; 2. *L'Avenir de la culture*, Entretiens de Madrid, 3-7 mai 1933, Paris 1933 ; 3. *L'Avenir de l'esprit européen*, Entretiens de Paris, 16-18 octobre 1933 ; 4. *L'Art et la réalité. L'art et l'État*, Entretiens de Venise, 25-28 juillet 1934 ; 5. *La Formation de l'homme moderne*, Entretiens de Nice, 1-3 avril 1935 ; 6. *Vers un nouvel humanisme*, Entretiens de Budapest, 8-11 juin 1936 ; 7. *Europe - Amérique latine*, Entretiens de Buenos Aires, 11-16 septembre 1936 ; 8. *Le Destin prochain des lettres*, Entretiens de Paris, 20-24 juillet 1937. Tous ces volumes paraissent à Paris, à l'Institut international de coopération intellectuelle, chacun



d'entre eux une année après la tenue du colloque (à l'exception des deux premiers, publiés dès 1932 et 1933).

3. Nous avons notamment essayé de mettre en lumière les disputes qui sont au cœur du colloque de 1933 sur « L'avenir de l'esprit européen », à travers l'analyse des reformulations, qui sont nombreuses et très différentes entre elles, de la formule linguistique « esprit européen ». Cf. P. Cattani, « Les notions à l'épreuve du discours : la formule "esprit européen" dans les actes du colloque *L'Avenir de l'esprit européen* organisé par la Société des Nations en 1933 », en cours de publication dans *The Language of Politics/La Politique et ses langages*, M. Degani, P. Frassi, M.I. Lorenzetti (eds.), Cambridge Scholars Publishing.

4. *L'Avenir de l'esprit européen*, Entretiens de Paris, 16-18 octobre 1933, Paris 1934.

5. Cf. à ce sujet entre autres Bénichou 1973, Bourdieu 1992 et Sapiro 2011.

6. C'est avec ce terme que Maingueneau désigne « l'ensemble du circuit qui organise la parole » (1998 : 58).

## ABSTRACTS

In this paper we investigate the controversies among the writers and intellectuals who attended the symposium "The Future of Culture" organized in 1933 in Madrid by the League of Nations (the second out of eight symposiums organized by the Institute of Intellectual Cooperation between 1932 and 1938). Our investigations are based on the conference proceedings published by the League of Nations in 1933. In this paper we identify how the *discours polémique* can be structured in an institutional framework where the verbal violence is out of place: we explore a few different strategies of construction of the *contre-discours* adopted by the participants to the symposium, and more specifically we analyse the speeches given by the French writer Jules Romains and the Romanian art historian Georges Opresco, whose similar views provoke different reactions among their colleagues.

Cet article se propose d'explorer le fonctionnement de la polémique, dans les débats des écrivains réunis à Madrid en 1933 par la Société des Nations autour du thème « L'avenir de la culture » (il s'agit du deuxième des huit *Entretiens* organisés par l'Institut de Coopération intellectuelle entre 1932 et 1938). Ce sont les actes de ce colloque publié par la SDN qui composent notre corpus. Quelles sont les modalités possibles de la polémique, dans un cadre communicatif et institutionnel où la violence verbale n'est pas de mise ? Nous examinerons quelques stratégies différentes de construction du contre-discours mises en place par les intervenants de ce colloque d'écrivains, en particulier à travers l'analyse des discours tenus d'une part par l'écrivain français Jules Romains, et de l'autre par le critique d'art roumain Georges Opresco, qui expriment des contenus similaires mais provoquent des réactions très différentes auprès des autres participants.

## INDEX

**Mots-clés:** analyse du discours, contre-discours, histoire intellectuelle, polémique, violence verbale

**Keywords:** counter-discourse, discourse analysis, intellectual history, polemic, verbal violence

AUTHOR

**PAOLA CATTANI**

Università degli Studi di Milano